

Chers amis, chers camarades

Nous voilà réunis pour deux jours et demi, afin de tenir ensemble les Etats Généraux des socialistes ou du moins leur première phase, la seconde, conclusive, devant prendre la forme d'un congrès constituant à l'automne.

~~Jamais dans leur histoire~~

ce que nous entreprenons ici est une grande première historique.

ont } ~~Jamais dans leur histoire~~ les socialistes de France n'avaient tenu une assemblée délibérante aussi vaste. Jamais ils n'avaient donné la parole jusqu'à tant des leurs. Jamais ils n'avaient associé à leur réflexion des amis et sympathisants qui ne sont pas organiquement membres de leur formation.

Jamais non plus dans l'histoire de France aucun parti politique après une défaite n'avait jusqu'ici entrepris un tel exercice de remise à plat complète de sa doctrine, de sa ligne politique, de ses manières d'être, de sa pratique, et de ses règles de fonctionnement.

La raison, vous la connaissez. Nous venons de connaître, le 28 Mars 1953, une des plus lourdes défaites de notre histoire. Au sens strict, sans doute pas la plus lourde. Le Parti Socialiste SFIO avait recueilli 12,6% des suffrages exprimés aux élections législatives des 18 et 25 Novembre 1952. Mais après 10 années de pouvoir effectif quasi hégémonique

séparées seulement en deux périodes de cinq ou deux années
de gouvernement conservateur, avec toujours l'un des ^{notre} ~~leurs~~
la tête de l'état, cette lourde défaite prend une signification
beaucoup plus grave que toutes celles que nous avons
connues précédemment. Elle s'accompagne en outre, et
c'est aussi grave, d'une défaite générale et profonde de
toutes les forces de gauche ou de progrès, au point
qu'avec la maîtrise absolue de l'Assemblée Nationale,
du Sénat, de vingt régions métropolitaines sur vingt-deux
des trois quarts des départements, de l'écrasante majori-
té des communes rurales et de la moitié des villes,
cette défaite laisse notre pays dans un état de
déséquilibre démocratique qui inquiète beaucoup
de commentateurs éclairés et même quelques uns
des plus lucides des membres du camp vainqueur.

Le seul élément positif dans ce paysage
électoral dévasté est que nous restons en
suffrages comme sièges la plus forte formation de
gauche et de loin, et que l'échec profond de forces
de changement, les écologistes, en qui certains
voyaient déjà une alternative à ce que nous
représentons, confirme que nous sommes
incontournables; c'est tout ce qui nous reste.
L'ampleur de notre devoir de reconstruction
est ^{donc} à la hauteur de celle de notre défaite,
c'est à dire gigantesque.

La première des urgences est donc de
comprendre, et la seconde de corriger en
fonction de ce que nous aurons compris.
Comprendre c'est se livrer à un examen
sans faiblesse, sans tabous, sans
hypocrisie, avec l'audace nécessaire
pour mettre en cause tout ce qui doit
l'être. Ayons-nous le courage?
Réponse, mes amis, dimanche matin,
à la clôture de cette première phase.

pour ce qui nous
est propre,



Aurons nous en outre la capacité de mener cette réflexion terrible en sachant préserver ce qui doit l'être pour reconstruire l'avenir, et d'abord le respect mutuel et la confiance nécessaire entre nous ? Auto-critique oui, refondation oui, règlements de compte, non, autoflagellation non. Il dépend de chacune et de chacun d'entre vous qu'après le KO debout de la fin mais, nous restions capables de l'unité et de la solidarité de lutte sans lesquelles la reprise de l'offensive et l'espoir de nouvelles victoires ~~de~~ demain seraient vains.

Notre tâche, à l'issue des deux phases, donc Congrès compris, est de redire l'idée que nous nous faisons de la société actuelle, française européenne et mondiale, de dire en quoi nous voulons la transformer, d'arrêter la ligne politique qui doit y contribuer en précisant au quoi elle modifie ce que nous avons fait jusqu'à présent, de revoir notre politique d'alliances, davantage peut être dans la manière de les conduire que dans leur nature, et de refaçonner à cet usage notre outil, le parti socialiste.

 Nous avons choisi pour règle que ce sont les militants, les adhérents et les sympathisants qui librement et sans encadrement par des discours venus des dirigeants nationaux, formuleront les diagnostics, les jugements et les propositions, en vrac dans une première phase, quitte à ce qu'ensuite et là dans une relation renouvelée entre la base et le sommet, le Congrès formule les choix alternatifs et décide de ceux qui seront majoritaires.

Je n'interviendrai donc aucunement sur le fond en cette ouverture de débats. ~~car~~ c'est à la clôture que j'aurai charge de dégager des

Version 20.10.83
19⁰⁰

**69° CONGRES DU PARTI SOCIALISTE
LE BOURGET - 22 OCTOBRE 1993
Discours d'ouverture de Michel ROCARD**



Nous voici réunis pour le Congrès constituant de 1993, deuxième phase des Etats Généraux des Socialistes.

Lors de la première phase à Lyon, en juillet, vous avez dit, avec clarté et fermeté, ce que vous souhaitiez dire sur les raisons de notre lourde défaite. Vous avez dit, avec clarté et fermeté, les orientations majeures que le Parti, selon vous, devra suivre. Vous avez manifesté enfin, toujours avec clarté et avec plus de fermeté encore, votre volonté d'en terminer avec les luttes internes et fratricides, avec l'enrégimentement général, l'enrôlement de force dans des courants étrangers les uns aux autres.

C'est pour cela que la plupart des responsables du Parti ont tenu à se mettre d'accord pour soumettre en commun un document d'orientation à vos délibérations. Sur ce document existent différentes options. C'est pour respecter l'esprit des Etats Généraux, pour restituer aux membres du Parti une totale liberté de délibération, sans l'encombrer d'arguments d'autorité ou de paternité, que ces options vous ont été soumises sans être accompagnées des signatures de grands chefs, de moyens chefs ou de petits chefs, de sectes ou de chapelles ou d'arrière-boutiques vendeuses d'arrière-pensées. On ne saurait vouloir la fin des courants sans en prendre les moyens.

D'autres groupes de camarades ont préféré en rester à des méthodes plus traditionnelles. C'est leur droit. Ils en ont usé démocratiquement, et c'est tout aussi démocratiquement que les militants se sont prononcés.

Mais, pour l'essentiel, ce Congrès constituant a été novateur dans sa préparation. Il le sera dans son déroulement, puisque ce sont les commissions de travail qui donneront la matière première des débats des séances plénières.

Les enjeux sont considérables. Nous le savons tous. Notre Congrès sera-t-il en mesure d'y répondre, à la hauteur nécessaire. Je le crois, je l'espère, mais je n'entends pas en préjuger.

Aussi ai-je choisi, pour ce propos d'accueil, d'attirer votre attention sur autre chose.

Nos adhérents, vous-mêmes, ne peuvent mener, dans l'enthousiasme, des combats difficiles et opiniâtres que s'ils mesurent combien ces combats nous dépassent tous, dans le temps et dans l'espace, et ne se résument pas au candidat d'un lieu et d'un moment, même si cela compte évidemment aussi.

On ne fabrique l'avenir qu'à partir du passé, et encore, à condition de se l'approprier. Il nous faut reprendre possession de notre histoire, faute de quoi nous



n'aurons ni la force qui permet de surmonter les épreuves, ni les certitudes nécessaires pour se transformer, ni la vision d'un idéal qui seule peut retremper l'énergie.

Nous sommes nés en 1905, quand les efforts de JAURES, conjugués à ceux de GUESDES et d'ALLEMANE, ont permis la fusion des trois partis ouvriers qui existaient en France.

En 1920, une majorité nous quitte pour fonder le Parti communiste. Elle emmène avec elle non seulement des militants actifs mais également le siège, le peu d'argent et surtout le grand journal fondé par JAURES, L'Humanité. Il faut reconstruire à zéro. Et Léon BLUM reconstruit.

Après le grand souffle du Front populaire, c'est la même assemblée, celle de 36, qui vote les pleins pouvoirs à Pétain. Notre groupe parlementaire y est puissant mais seuls 35 de ses membres sauvent l'honneur en votant contre. Et il faudra toute l'énergie, tout le courage de Daniel MAYER pour commencer à reconstruire dans la clandestinité le Parti dont il est toujours membre aujourd'hui.

En 1945, à nouveau, il faut repartir presque à zéro. Le sigle, SFIO a subsisté, mais la continuité dans l'enracinement a encore été rompue. On reconstruit donc, non sans de notables succès. Mais la guerre d'Algérie réduit ces efforts à néant et, avec la fin de la IV^e République, la SFIO entre dans un coma profond et prolongé.

Le sursaut s'ébauchera avec le Nouveau Parti socialiste d'Alain SAVARY en 1969, mais surtout, en 1971, avec François MITTERRAND.

Pour cette troisième renaissance, le travail est éblouissant. Les effectifs triplent. Le Parti retrouve rayonnement et confiance populaires. Nous gagnons de multiples élections, cantonales, puis municipales et, enfin présidentielle et législatives. Pour la première fois dans l'histoire de France, la gauche est durablement installée au pouvoir. Et pourtant, tout cela, hors quelques départements comme le Nord, le Pas de Calais, la Haute Vienne, l'Aude ou les Bouches du Rhône, ne s'est pas bâti à titre principal sur l'héritage de la SFIO. Ce sont de nouvelles terres que le socialisme a dû pénétrer. Et là notre histoire a à peine vingt ans.

Puis viennent les élections de mars 93 et ce qu'il faut bien appeler une déroute collective.

Telle est, brièvement, notre histoire. Elle est dense. Elle n'est pas déshonorante. Elle a ses pages sombres. Elle a aussi ses grands traits de lumière. L'enthousiasme de JAURES, l'intuition de BLUM, le courage de Daniel MAYER, toujours présent dans nos rangs, le dévouement de Guy MOLLET, et enfin l'apport majeur fait à la France et à l'Europe par François MITTERRAND. Et, traversant tout cela, l'immense labeur militant, la somme de dévouement, de désintéressement, qui ont permis, à chaque étape, de repartir, de recommencer, de rebâtir.

Voilà de quoi nous sommes les héritiers modestes. Nous devons à notre tour

recommencer aussi, mais en n'oubliant jamais que, chez nous, tout recommencement est aussi une fidélité.

Cette histoire a un prix. C'est à la fois la faiblesse du nombre de nos adhérents, et l'étrange distance, voire la méfiance, qui existe trop spontanément entre militants politiques d'un côté, militants syndicaux et associatifs de l'autre. C'est cela aussi qu'il nous faudra surmonter.

Il nous faut donc écrire un nouveau chapitre, mais le nouveau chapitre d'un même livre, le grand livre du combat pour la justice parmi les hommes, le grand livre du socialisme moderne, qui ne peut aller où il veut qu'en sachant d'où il vient.

Et comment nous rappeler d'où nous venons si l'on remplace une histoire sûre par une géographie aléatoire ? Tours, Issy-les-Moulineaux, Epinay, puis Nantes, Metz, Toulouse, Rennes, Bordeaux, Lyon, j'en passe et pas toujours des meilleurs. Et demain encore ailleurs.

Si l'on appelle Congrès toute assemblée élue par la base et qui désigne une direction, nous ouvrons aujourd'hui le 69^e Congrès du Parti socialiste. Pourquoi donc avoir renoncé à cette numérotation qu'utilisent tous nos partis-frères en Europe ?

Ce chiffre, 69^e congrès, nous rappelle notre passé. Il nous en rend comptables. Il nous fait obligation de n'oublier jamais ce que nous devons à toutes les générations qui nous ont précédés. Il nous invite à penser à ce que nous devons aux générations qui nous succéderont. Nous sommes un moment du socialisme. A nous d'en faire un grand moment. Ce que nos devanciers ont su réussir, en termes de reconstruction, nous devons être capables de le réussir aussi. Ils y ont mis parfois du temps, mais c'était à des époques où tout allait moins vite qu'aujourd'hui. Si nous sommes capables du sursaut nécessaire, si ce Congrès est à la hauteur de sa tâche, nous n'aurons pas bien longtemps à attendre pour voir nos efforts récompensés.

Nous avons une force. C'est en nous qu'elle se trouve, dans les idéaux que JAURES a transmis à BLUM, et qu'ont eu à incarner ensuite François MITTERRAND, Lionel JOSPIN, Pierre MAUROY, Laurent FABIUS, dans ces idéaux que, plus encore que tous les dirigeants réunis, portent avec eux des dizaines de milliers de militants anonymes, dévoués et opiniâtres, dont vous êtes ici et aujourd'hui les mandataires. A eux, comme à ceux qui les ont précédés, à ceux qui les suivront, nous devons un Congrès réussi.

Reconstituer le Parti, pour reconstruire la gauche, pour transformer la société. Voilà tout simplement notre tâche. Elle est considérable. Mais c'est pour les Français que nous devons la réussir. Cela ne dépend que de nous.